



# LA FIN DU CHAT-NOIR

ou

## Les Derniers Mohicans de la Butte



### Petite Note-Préface

MOINS CONNUE que ses glorieuses devancières, la troisième et ultime période de l'ère chat-noiresque mérite pourtant de ne pas tomber dans l'oubli. Ce ne sont plus, sans doute, les jours héroïques, truculents et désintéressés du cabaret primitif : celui du boulevard Rochechouart; ce ne sont plus les saisons élégantes, glorieuses et fructueuses de la rue Victor-Massé; c'est autre chose. Sur-tout, je tiens à dire que cette période ne fut ni une agonie, ni un déclin. Les commentateurs et les historiens n'ont pas manqué aux deux premières : la dernière est restée sans annaliste. Ceci est injuste. En 1893 et en 1894, Rodolphe Salis ne s'était pas endormi sur les lauriers acquis. Ce diable d'homme, après avoir été, pour parler le langage d'aujourd'hui, le *producer* de deux générations de poètes et d'artistes, était en train d'en faire surgir et d'en réaliser une troisième, quand il disparut.

Remarquablement intelligent, artiste par tempérament, doué d'un flair qui pouvait s'appeler du goût; aidé, en outre, par cette chose mystérieuse à laquelle il croyait autant que Capus : la Veine, Salis, d'abord surpris par le départ en masse de ses collaborateurs, arrivés, presque tous, à la notoriété, n'avait pas perdu courage. Le nouveau groupement, qu'il s'appliquait à former comprenait des talents qui se sont affirmés. J'ajoute, enfin, que ce Chat-Noir terminal, qu'il voulait différent des autres, a servi de modèle aux établissements contemporains. Si le cabaret artistique et littéraire est devenu une sorte d'institution dont vivent de nombreux poètes, chansonniers et musiciens, s'il connaît une sorte de pérennité, c'est que l'orientation esquissée par Salis, n'a pas été perdue. Ceci pour démontrer que les dernières heures du Chat-Noir ne furent pas une *décadence*, mais bien plutôt une *évolution*.

### I

POUR FIXER la physionomie du Chat-Noir telle qu'elle m'apparut en 1893, je suis obligé de me mettre en scène, — et je m'en excuse. Les circonstances dans lesquelles je fus amené à franchir, comme chansonnier, le seuil « auguste » que je n'avais foulé, jusque-là, qu'en spectateur, doivent être rapportées pour que je puisse faire pénétrer avec moi le lecteur dans ce pittoresque milieu.

Donc, en octobre 1893, j'étais un modeste journaliste, — nous disions aussi : un journaliste. Je n'étais même pas un Montmartrois, car j'habitais ces Batignolles que Richepin et Ponchon qualifiaient de « tristes », de même qu'ils accolaient à l'Odéon l'épithète de « pensif ». Les trois journaux auxquels je collaborais me mettaient, comme on dit, à toutes les sauces. J'y passais sans hésitation du grave au doux, du plaisant au sévère, tour à tour reporter, chroniqueur, au-jour-le-jouriste, voire rédacteur culinaire et critique d'art. J'y faisais même, au besoin, des dissertations militaires avec toute l'autorité que me pouvaient conférer dix-huit mois de service, accomplis au 6<sup>e</sup> dragons, comme cavalier de deuxième classe.

Ces trois journaux, qui différaient d'opinions politiques, se trouvaient, malheureusement pour moi, d'accord sur un point : ils apportaient une irréductible énergie à ne pas payer leurs rédacteurs. Nul ne s'en étonnera quand on saura que ces trois quotidiens s'appelaient : d'abord, *L'Événement*, où Magnier déployait une espèce de génie moliéresque à berner — sans les décourager — ses plus fougues créanciers; ensuite, *La France*, où l'inénarrable Charles Lalou, installé dans le fauteuil d'Emile de Girardin, estimait sans doute que la gloire de contempler ce siège historique devait nous suffire. Il y avait enfin *Le Petit Caporal*, dernière trompette du Césarisme expirant, où mon cher et regretté Cunéo d'Ornano aurait vivement désiré couvrir d'or ses compagnons de lutte. Hélas! La propagande victorienne ne disposait que de subsides inopérants, tout juste suffisants pour l'impression du journal. Aux fins de mois, nous nous heurtions à une caisse obstinément fermée, parce que vide. C'est alors que Cunéo d'Ornano était magnifique. Il nous réunissait dans son pauvre bureau et nous régalaient d'une de ces harangues enflammées dont il avait le secret et où il faisait revivre, en vrai bonapartiste, l'éloquence du vainqueur de Marengo. Il faisait miroiter à nos yeux éblouis les plaines opulentes de la Lombardie, c'est-à-dire un lendemain de victoire dont nous sortirions tous pour le moins ambassadeurs ou préfets. Et il ajoutait :

— Rédacteurs du *Petit Caporal*, manquez-vous de courage?...

Nous acclamions alors ce Corse enthousiaste et nous partions, riches d'espoirs illimités, au cri de : « Vive l'empereur! »



A cette époque, qui nous paraît mythologique, un écrivain pouvait vivre avec dix louis par mois. Encore fallait-il les trouver; et avec des « numéros » tels que Magnier, Lalou et d'Ornano, c'était là tâche assez ardue. On va voir comment l'obligation où nous nous trouvions d'inventer mille ruses pour extraire quelque monnaie de leurs caisses récalcitrantes me conduisit directement au Chat-Noir de Rodolphe Salis. Ces ruses, qui eussent enchanté Murger, ne manquaient pas de pittoresque.

A *L'Événement*, nous avions renoncé à guetter les arrivées en coup de vent et les départs brusqués d'Edmond Magnier. Pourtant, quand cet honorable sénateur descendait de son coupé à deux chevaux — l'auto de luxe n'était pas inventé, — nous nous risquions à le « crocher », comme disent les marins, en plein boulevard.

— Patron, disions-nous, en mettant dans notre voix une émotion contenue que Massenot eût admirée, j'ai besoin d'un petit acompte.

Ce à quoi Magnier répondait invariablement :

— Comment donc, mon cher! Combien voulez-vous?

Et dès qu'on avait articulé un chiffre (qu'on choisissait prudemment fort modeste : vingt ou trente francs), le directeur de *L'Événement* se récriait.

— Mais ce n'est pas assez, mon cher. Je vais vous en donner quarante.

Là-dessus, il fouillait dans ses poches, et sortait un billet de mille et nous demandait froidement si nous avions de la monnaie (!!!).

La réponse ne pouvait être que négative. Sur ce, M. le sénateur de se récrier :

— Alors, mon cher, mon bien cher ami, donnez-moi une minute, le temps de changer la vignette (sic).

Et, brusquement, avec une fluidité fantomale, il s'évanouissait, il disparaissait dans les profondeurs du passage de l'Opéra. On ne le revoyait plus. Sans doute pensait-il que l'homme... habile est celui qui ne change jamais!

Le seul moyen de tirer quelque argent de ce débiteur insaisissable était de lui envoyer l'huissier. Encore ces derniers, qu'il comblait de billets de théâtre, mettaient-ils à le poursuivre une lenteur désolante. D'ailleurs, seuls les « as » de la rédaction : Aurélien Scholl, Chaperon, Jean Lorrain, Besson, Audebrand, Bergerat, avaient recours aux officiers ministériels. Nous autres, les petits, nous n'aurions jamais osé ce geste inamical, tant nous imposait le ton de cordialité élégante, d'indulgente sympathie et d'affectueuse protection dont usait à notre égard cet homme redoutable et séduisant.

Chez d'Ornano, que nos pères avaient baptisé : « L'Homme à la Pâtée », c'était un autre refrain. Le terrible Cunéo, qui devait faire des républicains une pâtée dont les chiens eux-mêmes ne voudraient pas, était, par contraste, le plus doux et le meilleur des hommes. Aucun de ses adversaires politiques ne me démentira. Il souffrait réellement et cruellement de ne pouvoir donner à ses rédacteurs autre chose que cette pâtée future et cannibalesque qu'on ne cessait de lui reprocher. N'ayant pas d'espèces sonnantes ni même trébuchantes à nous offrir, l'infortuné directeur du *Petit Caporal* nous distribuait ce qu'on appelait alors des « bons de publicité ». Ces papiers nous donnaient le droit d'avoir « à l'œil » un complet à quarante-cinq francs chez feu Godchau, des souliers, du linge, des pâtes pectorales, de la charcuterie, des boîtes de sardines et même du charbon. Il nous octroyait aussi des permis de chemin de fer, que nous revendions cyniquement à de petits bourgeois désireux de se rendre à peu de frais vers les plages ou les stations à la mode. Un jour, même, j'héritai d'une douzaine de flacons contenant une teinture dite « idéale » pour les cheveux. Comme j'avais vingt-six ans, cette mixture ne pouvait m'être d'aucune utilité, mais je passai plusieurs jours à repérer, parmi les amis de ma famille, les personnages grisonnants. Je les assourdis des mérites de ce produit, qu'ils m'achetèrent pour avoir la paix... Un seul flacon me resta pour compte, et je l'ai retrouvé récemment. Si, comme le bordeaux, la teinture s'améliore en vieillissant, elle doit être merveilleuse, et je pourrais, cette fois, m'en servir. Malheureusement, je n'ai plus de cheveux.

A *La France*, de Lalou, j'ai noté, en passant, que nous devions user de multiples sub-

terfuges pour fléchir l'intransigeante opposition du caissier. Ces « trucs » ne rendaient, d'ailleurs, que médiocrement. Il fallait, souvent, attaquer, si j'ose ainsi dire, le taureau par les cornes et s'en prendre au « patron » lui-même pour obtenir une parcelle infime de ce qui nous était dû. Une pose de trois ou quatre heures était alors indispensable dans le vaste hall du 144, rue Montmartre. Les hommes de ma génération ont bien connu ce hall, qui servait d'antichambre au bureau directorial. L'inévitable buste d'Emile de Girardin y trônait, un sourire d'ironie coupant en deux son masque glabre. Il y avait au mur une immense toile de Castellano, représentant le commandant Rivière victime des Pavillons-Noirs. Lalou, qui avait hérité de ce tableau à la suite de je ne sais quelles circonstances, avait coutume de dire que c'était la mort du prince impérial et chacun respectait cette touchante illusion.

Charles Lalou — à ce moment député de Dunkerque et non moins harcelé que le sénateur Magnier par d'innombrables créanciers — s'enfermait, à peine arrivé, dans son cabinet, et y demeurait jusqu'au soir dans la position obsessionnelle d'un homme encerclé par de vigilants ennemis. En effet, sur le vaste canapé du vestibule se tenait chaque jour une armée d'assiégeants dont plusieurs peuvent encore témoigner de l'exactitude de ce récit. Les éternels factionnaires, dont Lalou espérait en vain lasser la patience, s'appelaient Henri Segond, Emile Goudeau, Clovis Hugues, Paul Ferrer, Victor Roger, Ludovic Nau-deau, Edouard Conte, Eugène Héros. — bref, tout ce qui chroniquait ou rédigeait au journal. Très pris par son mandat législatif, Clovis Hugues se faisait remplacer par M<sup>me</sup> Clovis Hugues, dont la patience courageuse n'avait d'égale que celles de M<sup>me</sup> Grébaud, femme du conseiller municipal bien connu, et d'une jeune personne violemment parfumée qui était l'amie du bulletinier sportif. Un petit saute-ruisseau représentait dans le groupe M<sup>e</sup> Millerand, que *La France* comptait au nombre de ses rédacteurs en 1892.

Les heures que j'ai passées là avec Emile Goudeau resteront, malgré l'angoisse d'une attente interminable, parmi les plus joyeuses de ma vie. C'est que nous nous employions à les égayer par tous les moyens. Emile Goudeau avait depuis longtemps déserté *Le Chat-Noir*, qu'il avait, dix ans auparavant, animé de sa verve périgourdine et des prodigieux feux d'artifice de son esprit; mais il était demeuré le plus extravagant fantaisiste et le plus joyeux « fumiste » qui se pût rencontrer. Côte à côte, nous guettions la sortie de notre insolvable directeur, attentifs aux incandescents bruits qui venaient de son bureau. Tour à tour, nous allions frapper à sa porte et nous l'entr'ouvrons d'autorité pour nous entendre répondre inmanquablement :

— Tout à l'heure!... Je suis occupé!

Lalou était, en effet, occupé à classer les nombreux et multicolores papiers que la con-

frérie des huissiers faisait pleuvoir sur lui; car il ne payait jamais qu'à toute extrémité, comptant toujours sur je ne sais quel vague cataclysme providentiel qui surgirait au dernier moment et engloberait le monde : ses créanciers, ses huissiers et lui-même dans une liquidation générale...

Quelquefois, nous poussions l'huiss directorial sans qu'on nous eût crié : « Entrez! » Dans ce cas, nous trouvions généralement Lalou (qui avait mieux déjeuné que nous)

du temps, cet hémistiche, toujours le même : *Artaban! Qu'en dis-tu?*

Je devais à cette question répondre au moins par cinq ou six vers et m'efforcer de soutenir le ton romantique de mon protagoniste. Alors, je répliquais, non moins pompeusement :

*Ah! seigneur Artaxerce!*

*J'aimerais mieux me voir exilé chez le Perse  
Ou transformé soudain en vaste cantaloup,  
Que d'attendre ainsi l'or que nous doit ce Lalou...*

Ce répit suffisait à Goudeau pour reprendre haleine, et il repartait dans sa « furia tragique », d'une voix de plus en plus tonitruante. Cependant, les scribes de l'administration, les garçons de bureau et quelques camelots attirés par le bruit finissaient par constituer un auditoire nombreux, sinon choisi. Enfin, Charles Lalou, intrigué par le vacarme, entre-bâillait lui-même l'entrée de son repaire et, nous regardant avec toute la pitié que peuvent mériter de pauvres déments, il disait, en plaçant le bout de son index sur son front :

— Piqués!... Ils sont piqués!

Puis, craignant peut-être que notre folie ne devînt dangereuse, il ajoutait, en s'adressant à son planton :

— Dites au caissier de leur donner quelque chose!

Il n'osait pas dire exactement quoi. D'abord, pour ne pas faire luire aux yeux de nos coasségeants une espérance démesurée; et puis, parce qu'il ne savait pas très bien s'il y avait « quelque chose » dans la caisse. Ce « quelque chose », au reste, se réduisait à une pièce de vingt francs que le comptable nous remettait en soupirant et que nous allions, sans perdre une minute, dilapider en « apéritifs » au café d'Artois, — aujourd'hui disparu.

C'est là qu'un jour où je me plaignais de la dureté des temps, Goudeau me dit :

— Pourquoi ne vas-tu pas voir Salis? Tu donnes en guise de chroniques des chansons que j'entends chanter autour de moi. Pourquoi ne les chanterais-tu pas toi-même au Chat-Noir?...

— Parce que... je... je n'oserai jamais!

— Il faut oser. Notre collègue Raoul Frary, qui sort de Normale, te le dira : *Audaces fortuna...*

— Je sais... Mais... affronter le public...

Alors, Goudeau, pour me décider, lâcha le gros argument :

— Salis te donnera cent sous...

Cette perspective m'éblouit littéralement... Cent sous par jour et *payés tous les soirs!* Mes scrupules s'envolèrent, du coup.

— Soit!... je peux toujours essayer!

— Demain, conclut Emile Goudeau, après déjeuner, je te prends au Coq-d'Or et je t'emmène au Chat-Noir...



*Le Déménagement Solennel du Chat-Noir, par Fernand Fau.*

Salis à cheval, Jules Jouy, Paul Verlaine, Armand Masson, Paul Delmet, Victor Meusy, Georges Auriant, Caran d'Ache en guerrier, Raoul Ponchon en Silène, Alphonse Allais, Rivière conduisant le char, Ferny, Trimouillat, Georges Fragerolle. — En haut : Francisque Sarcey, Henri de Bornier, Sadi Carnot, etc.

étendu sur sa chaise-longue et ronflant comme un orgue, son chapeau haut de forme placé sur sa figure, pour amortir l'éclat du jour. Alors, nous nous retirions discrètement, craignant de troubler ce sommeil du juste et dans l'espoir qu'un réveil agréable le rendrait, tout à l'heure, plus accessible à nos plaintives réclamations.

Souvent, pour nous distraire et aussi pour amuser les autres « assiégeants », nous improvisions, Goudeau et moi, une scène de tragédie antique. Goudeau, compatriote de Mounet-Sully, l'imitait dans la perfection et il improvisait, avec une virtuosité qui me stupéfie encore, des alexandrins éclatants et vengeurs. Il me fallait lui tenir tête dans ce colloque, car, lorsqu'il était à bout de souffle après une longue tirade, il me jetait, pour se donner

## Rodolphe Salis

LA RUE Victor-Massé était, en 1893, une rue calme et très embourgeoisée, dans le genre de ce qu'est, aujourd'hui, la rue d'Aumale. En de curieux hôtels, de style « Louis-Philippe » ou « Prince-Président », les rois du bibelot, les grands marchands de curiosités, qui opèrent maintenant entre Saint-Augustin et le quartier Marbeuf, y tenaient leurs assises. Les passants y étaient rares. Les voitures, encore plus. Les cochers de fiacre évitaient cette voie bitumée où leurs tristes chevaux, à la moindre averse, glissaient des quatre fers et s'abattaient les uns derrière les autres, comme des capucins de cartes.

Le Chat-Noir érigeait au centre de cette artère sa façade vaguement hollandaise. Un antiquaire occupé, à présent, cette demeure à laquelle il a eu le bon goût de ne rien changer — extérieurement. Il a même racheté et remis à leur place les deux lanternes ciselées par Grasset et qui sont fort belles. Seul, le chat moustachu de la façade, orgueilleusement dressé sur un soleil à la Louis XIV, et dont Steinlen avait composé le relief, a disparu. On peut le regretter, car il était magnifiquement décoratif.

C'est vers ce logis, auréolé déjà de mille légendes, que nous nous dirigeâmes, Emile Goudeau et moi, par une après-midi d'automne chaude et dorée comme un soir d'août. A cette heure, le célèbre cabaret reposait dans un calme prosaïque. Les essais d'artistes, de littérateurs et de bohèmes qui, pendant longtemps, n'avaient eu que ce point de ralliement, avaient porté leurs tumultes vers d'autres brasseries. Même à l'heure de l'absinthe, on y voyait peu de monde. Si, la nuit venue, le Chat-Noir retrouvait son animation d'antan et trouait de ses feux et de ses bruits l'opacité silencieuse de la rue, il avait, dans la journée, l'apparence reposée, paisible et cossue d'un café de province.

☐

Goudeau franchit la petite porte et le vestibule que gardait seule, en l'absence du suisse, une réplique de la Diane de Houdon. Nous pénétrâmes dans la grande salle du bas, dont l'aspect, à vrai dire, m'était assez familier. Mais ce décor avec l'admirable et diabolique verrière de Willette, avec les quatre panneaux et le *parce Domine* du même maître, avec le Sabbat des chats (bien dessinés, lourdement peints) de Steinlen, je ne l'avais jamais vu qu'aux lumières. En plein jour, il prenait la physionomie inattendue, imposante et presque sévère d'un musée ou d'une demeure historique.

Goudeau, qui n'avait qu'un œil de bon, l'orienta de son mieux et, finalement :

— Tiens! voilà Salis! dit-il.

En effet, seul dans son hostellerie muette, au fond de l'arrière-salle, — celle qu'aux temps épiques on appelait « l'Institut », — Salis écrivait, penché sur une table. Au bruit, il releva la tête. Un rais de soleil éclaira cette figure singulière qui m'apparut, elle aussi, tout autre que je ne l'avais vue aux représentations du soir. Emporté par l'habitude, Salis claironna :

— Salut, mes gentilshommes!



Rodolphe Salis, par Léandre.

Puis familièrement, à Goudeau :

— Comment va, vieux? ajouta-t-il en souriant.

— Je t'amène, attaqua tout de suite le poète des *Affranchies*, le camarade dont je t'ai parlé.

Du coup, Salis, redevenu grandiloque, y alla d'un alexandrin, probablement involontaire.

— Qu'il soit le bienvenu sous ces voûtes augustes!... prononça-t-il. Asseyez-vous... Nous allons prendre un bock.

Et pendant que, soudain surgit, un garçon, qui n'était pas encore en habit d'académicien, nous servait la bière mousseuse :

— Jeune homme, fit Rodolphe Salis, voilà deux ans que je vous lis. Je vous lis et je vous suis. J'achète, tous les dimanches, le numéro de *La France*, où vous donnez une chanson. Vous me coûtez deux sous par semaine, mais je ne les regrette pas!

Le noble gonfalonier de la Butte altérait ici sciemment la vérité. Je ne devais qu'au seul hasard d'une prime avantageuse et aux nécessités de la « limonade » le rare bonheur d'avoir été remarqué par lui. Voici comment :

Le journal *La France*, en ces temps bénis, offrait tous les ans, à chaque abonné, une prime consistant en deux flacons d'une liqueur peu répandue (cacao ou guignolet) et en deux bouteilles d'un champagne dont la marque, totalement ignorée des connaisseurs, méritait ce dédaigneux oubli. C'était un liquide vaguement gazeux et que l'on eût dit fabriqué par les soins d'une ligue antialcoolique. Une étiquette héraldique noir et or, d'un fort bel effet, baptisait ce vin (déjà pourtant suffisamment baptisé!) : « GRAND CRÉMANT. Cuvée réservée. » Alphonse Allais avait coutume de dire, lorsque Salis lui servait cette mixture :

— Il est un peu passé, ton champagne; ça doit être de l'ex-Crémant!

Or, Salis, liquoriste avisé, s'était dit qu'il pouvait débiter avantageusement ces produits à une clientèle qui ne venait certes pas chez lui spécialement pour y boire des choses rares. Il s'était abonné à *La France* et recevait ainsi, à peu de frais, un journal qui, à cette époque, était encore très achalandé. C'est de la sorte qu'il avait été amené à lire mes élucubrations. Mais il était plus aimable pour moi et plus glorieux pour lui de présenter les choses autrement.

Les trois bocks engloutis, on en « remit » trois autres, et Salis me demanda :

— Voulez-vous nous dire deux ou trois de vos chansons?... Vous m'avez l'air d'avoir été créé et mis au monde pour entrer dans cette académie, infiniment supérieure à l'autre et qui s'appelle le Chat-Noir. Encore faut-il que je vous entende. Allez-y! Le piano est derrière vous, à droite. Je vous écoute.

C'était un ordre, et si péremptoire, que, bien que je fusse accablé de terreur, j'obéis sans tergiverser. Une chose m'effrayait, surtout : je m'accompagnais fort mal; mais le souvenir de Jules Jouy vint à propos pour m'enhardir. Jamais encore personne n'avait, comme Jules Jouy, ignoré les principes élémentaires de l'accompagnement musical. Je l'avais entendu. C'était quelque chose d'inimaginable. Par bonheur, le texte de ses œuvres — je dirai même de ses chefs-d'œuvre — emportait le succès en dépit de la musiquette. Le poisson faisait passer la sauce.

☐

Jules Jouy, qui aura son heure, n'en doutez pas, et qui restera, avec Aristide Bruant, comme l'un des deux poètes-chansonniers les plus complets que la Butte ait produits, avait peut-être plus de mérite, sinon plus de talent, que l'auteur d'*A Saint-Lazare*. On a dit qu'il avait été ouvrier bijoutier ou garçon boucher.

Peu importe! il s'était élevé de lui-même, et très haut. Ce n'est pas son moindre titre de gloire d'avoir été le seul poète du Chat-Noir venu directement de l'atelier. Bruant, issu de bourgeois, avait une culture complète et, pour qui sait lire, cela se sent dans ses chansons. De plus, Bruant avait une âme de mélodiste. Dans les cantilènes, notamment, dont il soulignait ses paysages faubouriens : *A La Chapelle, A La Villette, A La Glacière*, il y a une évocation à la fois simple, puissante et nostalgique, qui est d'un musicien. Quant à Jules Jouy, il était délibérément brouillé avec la musique. Il usait, pour s'accompagner, d'un procédé simpliste, qui consistait à faire continuellement et d'une seule main, à l'octave le plus haut du clavier, deux accords, toujours les mêmes : *do-mi-sol, si-ré-sol*. Cela tombait comme ça pouvait, généralement à faux et toujours à contretemps. De cette espèce de « cafouillis » bizarre, il accompagnait des poèmes tels que *Tout est Chiffons, Les Enfants et les Mères, La Veuve, La Terre*, dont l'intense poésie dominait heureusement ce bruit fâcheux. Je me suis même demandé souvent pourquoi diable Jouy s'accompagnait. Il y tenait, paraît-il, beaucoup.

Ce souvenir m'ayant enhardi, je pris, c'est le cas de le dire, mon courage à deux mains, je plaquai quelques accords et je partis... Je chantai devant Salis, grave et muet, tout mon répertoire, lequel consistait en trois chansonnettes « d'actualité ».

Oh! qu'elles étaient simples et presque innocentes, ces chansons! C'est à leur véritable bénignité que je puis mesurer le chemin parcouru depuis par les satiristes de cabaret — et, forcément, par moi-même... Leur causticité (!) eût stupéfié par sa candeur M<sup>me</sup> Deshoulières. Je m'y essayais, comme tous les débutants, à suivre les pas d'un maître, et ce maître n'était rien moins que Jacques Ferny; mais si ma « forme » était soignée, je n'atteignais pas le « mordant » du modèle. Il était question, dans une de ces chansons, d'un quidam prisonnier à Mazas et qui se plaignait que l'on mit dans cette prison célèbre un peu trop de députés. Il affirmait que ce n'était pas là « des fréquentations ». Il exagérait, sans doute, mais c'était l'époque du Panama. On parlait d'arrêter la moitié du Parlement et l'on annonçait, chaque jour, la publication d'une liste dite « des 104 », laquelle ne parut jamais.

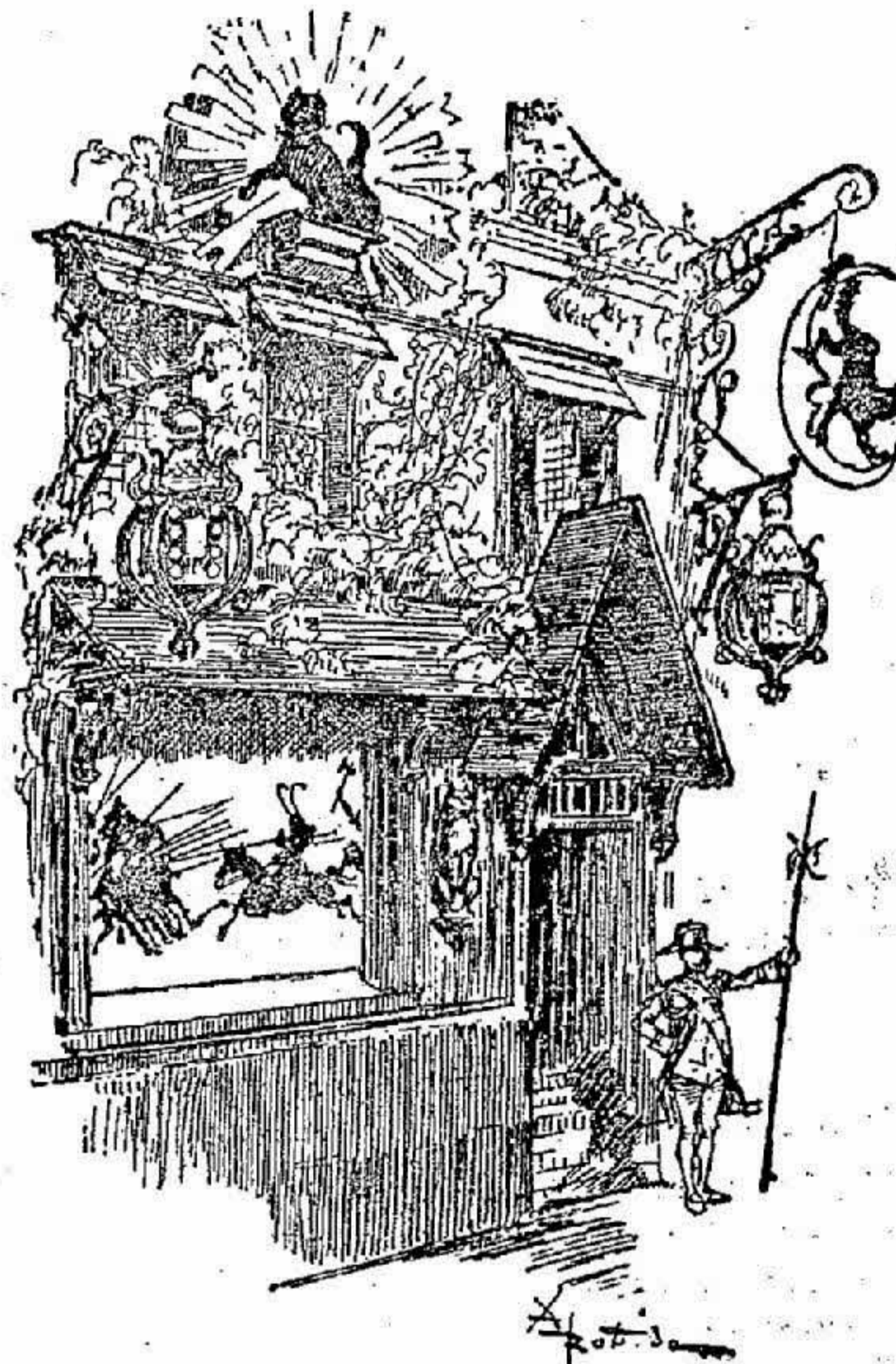
Quand j'eus fini, Salis daigna sourire et m'annonça qu'il m'engageait non pas à cinq, mais bien à six francs par soirée. La joie faillit m'étouffer... *Auri sacra fames!*

Ici, l'on me permettra de tracer de Salis, tel que j'appris ensuite à le connaître, un portrait aussi exact et impartial que possible.

J'ai dit, plus haut, comment m'avait impressionné le masque du cabaretier montmartrois vu au plein jour. C'est qu'il y avait de tout, dans cette figure étrange. Le front bas, la nuque ramassée, la carrure athlétique, décelaient un lutteur, et, d'ailleurs, la force musculaire de l'homme était célèbre; mais les yeux clairs, pleins d'une flamme intelligente, illuminaient splendidement cette physionomie brutale et en atténuaient la violence. Si les cheveux et la barbe, roux et drus, étaient ceux d'un Scythe, — d'un Scythe pittoresque même, a dit Maurice Donnay, — la bouche,

en revanche, sensuelle et narquoise, était celle d'un Latin. Dans la variété, au fond assez restreinte, de nos types nationaux, il est souvent facile et toujours intéressant de fixer l'apport des origines ethniques. Salis unissait toute la finesse, voire la cautèle d'un Gallo-Romain à la sauvage énergie d'un guerrier burgonde. Mais ce qui se dégageait surtout de son aspect et de sa parole, c'était l'indiscutable, l'impérieuse, l'inflexible autorité d'un chef.

Salis était un chef. Il était né pour commander, et il le savait. Il y avait parfois du danger à lui tenir tête. Il eût volontiers, comme au grand siècle, bâtonné ses contradicteurs. En revanche, à côté de cet autoritarisme anachronique, il déployait, quand il le fallait, la



Le Cabaret du Chat-Noir.  
Dessin de A. Robida.

souple habileté d'un rhéteur et d'un diplomate. C'est ainsi qu'il avait acquis et conservé, jusque dans l'Elysée même, de hautes et fidèles relations. Il pouvait se permettre mille tours plus ou moins blâmables, — car il était resté très « rapin », — les pouvoirs publics pardonnaient tout à ce Cabrion grandiloquent et jamais à court d'arguments paradoxaux. Ils riaient. Ils étaient désarmés. On a dit beaucoup de mal de lui, et il est certain qu'il avait ses défauts, comme les autres; mais la plupart de ceux qui l'ont fréquenté et qui, même, ont ramé sur sa galère chat-noiresque ne se souviennent que de ses dons naturels et de sa prodigieuse activité. Ils n'oublieront jamais qu'il fut l'animateur et le porte-fanion de la génération qui a fait Montmartre.

Dans mon prochain chapitre, j'extraierai de ma mémoire quelques anecdotes — inédites, celles-là — sur le gentilhomme-cabaretier. J'ai fait, en sa compagnie, trois tournées, pendant lesquelles j'eus tout loisir d'observer ce personnage extraordinaire, et c'est surtout hors de Paris que Salis lâchait la bride à sa fantaisie poitevine. Partout, il avait des amis. Les

maires des plus grandes villes, les préfets eux-mêmes — tel l'excellent Hendlé à Rouen — avaient pour lui des prévenances et une inépuisable indulgence.

Aussi, dans toutes les cités que nous traversions, Salis prenait-il des airs de monarque en déplacement et exigeait-il qu'on eût pour ses collaborateurs les égards dus aux princes du sang. Un peu plus, il eût dit : « Tel est notre bon plaisir! » Cela atteignait parfois à un comique que Molière et Rabelais n'eussent point désavoué. Quant au Salis de Paris, de nombreux écrivains — et surtout Maurice Donnay, dont le nom revient toujours sous la plume, quand on parle du Chat-Noir — ont tracé de lui des portraits définitifs.

Je prendrai donc l'illustre Rodolphe au départ d'une de nos tournées. Ce matin-là, il nous réunissait sur le quai de la gare et nous disait :

— Messieurs, nous allons répondre à l'appel des populations que gangrène, hélas! la « gourderie » ancestrale du café-concert. Elles comptent sur vous pour les « décrasser ». Soyez à la hauteur de votre tâche. En attendant et comme il serait indigne du Chat-Noir que vous parussiez devant ces « majestés électorales » veufs de toute distinction honorifique, j'ai apporté un lot de rubans dont je vous décore, moi, Salis, empereur de Montmartre. A vous, Montoya, ces palmes violettes! A vous, Goudezky, ce mérite agricole! A vous, Portejoie, ce Nicham-Iftikar! A vous, Bonnaud, ce ruban du Cambodge! A vous, Jouard, ce dragon de l'Annam! A vous, docteur Pelet, la médaille des épidémies! Quant à moi, messieurs, que le plus âgé d'entre vous s'avance et passe à ma boutonnière cette rosette d'officier de la Légion d'honneur. Voilà huit ans que je me suis conféré le grade de chevalier. Mais, après avoir présenté *L'Epopée de Caran d'Ache*, j'estime que Napoléon lui-même eût rougi de me refuser cet avancement. Tambours, fermez le ban!

Sur ce, nous exécutions un roulement de pieds enthousiaste.

On me dira qu'il y avait, dans l'acte de notre directeur une infraction flagrante à la loi sur les décorations et qu'il risquait une forte amende pour « port indû ». A cela, je répondrai que, vingt fois, des ennemis — il n'en manquait pas — et des jaloux avaient dénoncé à la préfecture le « crime » de Rodolphe Salis. Chaque fois, le préfet, fidèle habitué des soirées chat-noiresques, envoyait un inspecteur — peu convaincu — dresser contravention. Mais, derrière lui, on donnait bien vite un coup de téléphone à la présidence de la République. Le général Pittié, un fin et joli poète dont un sonnet reste dans la mémoire de tous les lettrés, intervenait alors auprès d'un magistrat qui ne demandait qu'à fermer les yeux. La contravention restait lettre morte et Salis, chevalier *in partibus*. C'était une époque charmante.

## Salis, son Public et ses Boniments

ON PARLE ENCORE des boniments de Salis. C'étaient des improvisations entraînant, colorées, souvent impénétrables comme les voies du Seigneur et qui gardaient, néanmoins, une espèce de logique dans l'incohérence. Rarement, et bien qu'il se lançât à corps perdu dans des périodes qui paraissaient sans issue, rarement Salis demeurait court. Il possédait une présence d'esprit que rien ne démentait et un galbe dans la pirouette oratoire qui n'appartenait qu'à lui. Ces dons naturels étaient soutenus, d'ailleurs, par l'idée très haute qu'il avait de lui-même et par celle, volontiers méprisante, qu'il se faisait du public. Je n'en veux pour preuve qu'une des séances du Chat-Noir dont j'ai gardé la mémoire et où s'affirmèrent singulièrement son autorité et son ingéniosité de bonisseur. Cette séance, je vais tenter de vous la raconter. Une action, même de peu de valeur, campe toujours mieux un personnage que l'analyse la plus fouillée de son caractère.

Ce soir-là, la salle de la rue Victor-Massé ne regorgeait pas de monde. C'était séance de clôture. Le soleil de mai avait déjà dispersé le Tout-Paris élégant et nous partions le lendemain pour une vaste tournée. Les auditeurs — une cinquantaine, environ — n'avaient certes pas la présomption de représenter une élite intellectuelle. A leurs carrures auvergnales, à leurs mises confortables, mais frustes, il était facile de voir que Salis, pour cette « dernière » sans éclat, avait généreusement répandu les « faveurs ». Ces gens, pour la plupart épiciers, fruitiers, marchands de bric-à-brac et fournisseurs de la « très inçhite Hostellerie » semblaient mal à l'aise dans ce décor d'atelier dont ils considéraient les détails avec une sorte d'attention craintive et d'ahurissement religieux.

L'aspect de ce public, frère de celui qui hante le rez-de-chaussée de l'Hôtel Drouot — avait déjà mis Salis dans une humeur épouvantable, lorsque deux événements se produisirent, qui n'étaient pas de nature à le rasséréner. Notre camarade et notre « vedette », le poète Jean Goudezki, fit prévenir qu'il était retenu chez lui par une de ces migraines où nous diagnostiquons généralement la fâcheuse « xylostomie », autrement dit : la gueule-de-bois. Puis, ce fut un petit bleu de Miguel Zamacoïs, que ses fonctions de soiriste dans un grand journal retenaient à je ne sais quelle première. Il ne restait, pour assurer, entre les pièces d'ombres, la partie « intermédiaires », qu'un simple quatuor composé du barde Gabriel Montoya, du poète Gaston Richard, du « romancier » Antoine Brun, Bordelais barytonnant, et de moi. Dans la petite pièce contiguë à la salle de spectacle, et qui nous servait de foyer, le « patron », d'une voix énergique, fit alors appel à tout notre dévouement.

— Allez-y, messieurs, allez-y! Sortez-moi le fonds et le tréfonds de votre répertoire. Il faut tenir. Si, par hasard, la matière vous manque et que vous sachiez quelque chose de Victor Hugo, de Lamartine, ou même de Chénedollé (!!!), servez-leur ça comme étant de vous. Ces croquants n'iront pas réclamer. Et s'ils réclament..., je suis là pour leur répondre.

Nous essayâmes de notre mieux d'obéir à ce mot d'ordre, mais les forces humaines ont des limites. Quand Montoya, de sa voix prenante de haute-contre, eut chanté douze romances, quand le jeune Gaston Richard eut égrené une dizaine de poésies et quand moi-même j'eus ajouté à mes cinq ou six chansonnettes trois pièces des *Contemplations* qui n'éveillèrent — heureusement! — chez cette assistance amorphe ni souvenir, ni enthousiasme, il fallut se rendre à l'évidence. Le programme était trop court. Fragerolle, qui devait présenter sa *Marche à l'Etoile*, n'aurait jamais le temps d'arriver...

Tout en accablant l'Être suprême de virulentes invectives, le terrible Rodolphe arpenta notre petit foyer, de long en large, comme un tigre en cage, et

*Derrière son dos croisant ses fortes mains,  
Ebranlait le plancher de ses pas surhumains...*

Tout là-bas, de la salle, nous arrivait l'écho d'une voix sonore et chaude. C'était le baryton-poète Antoine Brun, qui allongeait désespérément son tour... N'ayant, en fait d'œuvres, pour tout potage, que les paroles de deux mélodies : *Pour Elle* et *Ma Promise* (1), à qui, plus tard, Fragon devait faire un sort heureux, il les avait toutes les deux, et bien qu'on ne lui eût rien redemandé, bissées d'autorité. Ensuite, se souvenant qu'il avait tenu au théâtre de Bordeaux l'emploi de basse chantante, il avait mugi successivement *Les Rameaux*, de Faure; *Les Enfants*, de Massenet et *Pauvres Fous*, de Tagliafico. Après quoi, nous crûmes que de désespoir il attaquait *La Marseillaise*, mais ce n'était que *Les Deux Grenadiers*, de Schumann. Pour le moment, il distillait un air des *Huguenots*, mais son généreux organe faiblissait, et son contre-ré grave avait des « ratés ».

C'est alors que la porte du minuscule foyer, comme si, par moments,

*Les objets étaient pris d'une pitié suprême,*

c'est alors, dis-je, que la porte du foyer s'ouvrit sous une poussée hésitante et timide. Un tout jeune homme parut, les bras chargés d'un volumineux paquet. C'était un modeste employé de l'imprimerie Robert V... qui portait les programmes de la tournée. Ce nouveau venu réalisait intégralement le type du saute-ruisseau famélique ou du clerc d'huissier accablé par tous les genres d'adversités. Il était extraordinairement maigre. Sur ses joues pâles s'espaçait ce diaphane et léger duvet de l'adolescence que notre grand Courteline a si bien

(1) Musique de Justin Oléris.

décrit. Il avait un complet lavé par toutes les averses du ciel. Une cravate papillon à pois, que laissait pendre à son col un élastique depuis longtemps distendu, mettait dans cet ensemble terne la note « artiste ». Enfin, derrière un binocle instable, il agita des prunelles perpétuellement effarées de léporide.

Salis, qui avait espéré d'abord l'arrivée de Grouchy-Fragerolle, sentit redoubler sa fureur devant l'apparition de ce Blücher falot. Et comme il n'aimait pas que des étrangers pénétrassent dans ce local réservé, il laissa retomber sur cette face de Carême tout le poids d'une colère qui n'avait plus de bornes.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici? hurla-t-il. Voulez-vous me f... le camp!

A cette objurgation si nettement formulée et avec la même maladresse terrifiée qui avait présidé à son entrée, le jeune commis esquissa une sortie prudente. Puis, soudain, se ravisant, il alla droit à Salis.

— Monsieur, dit-il, je suis Prosper Langouty.

— Hein? Quoi?

— Oui, Prosper Langouty... Je vous ai adressé hier un cahier de vers... Je suis le poète Prosper Langouty.

Nous nous tenions, pareils aux vieux grognards de *La Bénédiction*, graves devant cette folle manifestation d'audace, certains que Salis allait pulvériser le dénommé Langouty... Et voici qu'à notre vive surprise, il empoigne — à le lui arracher — le bras du nouveau venu et, l'entraînant au centre de la pièce :

— Tu fais des vers? fit-il d'une voix presque caressante.

— Oui, m'sieur! Je vous en ai envoyé hier tout un cahier. Est-ce que vous l'auriez lu?

— Parbleu! répliqua le « patron », qui ne savait même pas de quoi il était question. Je lis tout ce qu'on m'envoie.

Et il ajouta froidement :

— Qu'est-ce que c'est que tes vers? Ils ne sont pas trop idiots, au moins?

Le timide Prosper avait rougi.

— Je crois, articula-t-il faiblement, je crois qu'ils sont très bien.

— Parfait! Alors, réjouis-toi. Dans un moment, tu connaîtras la gloire et la fortune! Tu les sais par cœur, tes vers?

— Certes.

— Bon! Eh bien! tu vas les dire...

— Où ça?

— Ici même..., au Chat-Noir..., et tout de suite...

— Ah! mon Dieu!...

— Il n'y a pas de « Mon Dieu! » éclata le terrible Rodolphe, reprenant toute sa faconde de mystificateur sans vergogne... Eh quoi! misérable, tu hésites? Songe que, ce soir, dans ma salle, sont réunies toutes les illustrations de Paris : le prince de Galles, le roi des Belges, Louise Michel, Francisque Sarcy, la duchesse d'Uzès, Emile Zola, la belle Otero... et la plupart des membres de l'Académie française...

